LA POESIE HAGIOGRAPHIQUE : ENTRE RÊVE ET HISTOIRE

Emile Verhaeren est considéré comme le chantre de la tragédie de l'industrialisation, le visionnaire des mégapoles du XXIe siècle : invasives, destructrices d'un monde ancien qu'il a aimé. Et nous aussi…

À l'époque de leur publication les vers hallucinés de Verhaeren pouvaient passer pour des exagérations poétiques. Il redoutait l'industrialisation et son cortège de misères humaines.

Mais il n'est pas que cela. Il est aussi le poète d'un monde encore christianisé, celui des choses de la vie quotidienne, et il est celui qui a vu, dans la réalité sensible, l'inscription d'une beauté qui déborde le monde sensible.

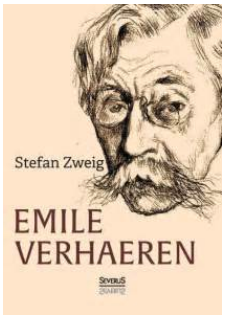
Les poètes belges ont pu se faire les porte-paroles du symbolisme français. Il n'en reste pas moins, indépendamment des théories, qu'ils ont suivi leur propre pente. Verhaeren parle du Symbolisme dans L'Art moderne du 24 avril 1887 en termes que pourrait alors signer tout symboliste français. Quant au maître qu'il désigne pour l'école nouvelle, il n'est autre que Mallarmé. Mais lui-même sera tenu pour l'autre grand figure de proue du symbolisme.

BIBLIOGRAPHIE

Décaudin Michel. Symbolisme en Belgique ou symbolisme belge. In: Cahiers de l'Association internationale des études francaises, 1982, n°34. pp. 109-117; doi : 10.3406/caief.1982.2384
http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1982_num_34_1_2384

Michaud Guy. Symbolique et symbolisme. In: Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 1954, n°6. pp. 75- 95; doi : 10.3406/caief.1954.2049 http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1954_num_6_1_2049

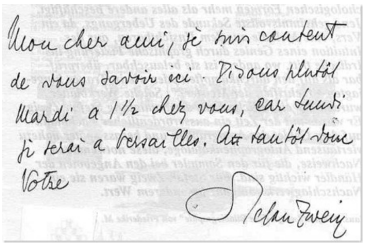
Stefan Zweig lui a consacré une biographie. Et l'a comparé à Walt Whitman.



« Il aime vraiment la vie des humbles ; il prend part à leurs peines comme à leurs travaux. Toute cette contrée septentrionale lui est chère, avec ses tempêtes, ses rafales de grêle et de neige, sa mer coléreuse et ses nuages menaçants : il a l'orgueil de cette parenté avec cette terre. On retrouverait parfois, dans sa démarche et dans ses mouvements, l'allure du paysan qui marche derrière la charrue, le pas lourd et le genou raide. Ses yeux sont comme la mer de son pays, ses cheveux d'or comme les blés de ses champs. Dans tout son être et dans toute son œuvre apparaît ce caractère élémentaire, primordial. On sent que jamais il n'a rompu le lien qui l'attachait à la nature. Il reste en une sorte de communion organique et directe avec les champs, la mer, le grand air ; car le printemps lui apporte une sensation douloureuse, la douceur de l'air lui semble pesante ; il n'aime que le climat de sa patrie, d'une impétuosité sauvage et d'une force indomptée.(…) »

« À chaque pas, il a été frappé par la fécondité, les dimensions formidables et étranges qu'affectait la vie en sa nouvelle forme. Constatation d'abord pénible, puis enthousiaste. Il a traversé les villes avec cet étonnement mêlé d'effroi qui nous étreint à franchir les gorges des montagnes. Peu à peu, il s'est accoutumé à elles ; il les a inspectées, décrites et fêtées, sa vie s'y est mêlée intimement. Leur fièvre a embrasé son sang ; en lui leurs révoltes se sont dressées. Leur incessante agitation a fouetté ses nerfs durant la moitié d'une existence humaine. Puis, il est rentré au pays. Cinquantenaire, il s'est réfugié à la campagne, dans la solitude, sous le ciel de son enfance. Il vit dans une petite maison, en un point de la Belgique où n'atteint

pas le chemin de fer. Il y partage le bonheur de ces hommes qui, souriants et simples, demeurent là, attachés à de modestes travaux comme les amis et les compagnons de son enfance.


Mon cher ami, je suis content de vous savoir ici. Dînons plutôt mardi à 1½ chez vous, car lundi je serai à Versailles. Au plaisir donc Votre Stefan Zweig

« Pour la plupart des poètes, les créations nouvelles de l'humanité : machines, chemins de fer, cités gigantesques, télégraphe, téléphone, toutes ces conquêtes matérielles, tous ces résultats pratiques ont arrêté l'essor de la poésie. Ruskin en fait une sorte de prédication, réclamant la destruction des fabriques, la suppression de leurs hautes cheminées. Pour élaborer l'idéal moral et esthétique de l'avenir, Tolstoï propose l'exemple de l'homme primitif qui satisfait à tous ses besoins sans recourir à la collectivité. Dans les poèmes, le passé s'était, peu à peu, identifié avec la poésie : on s'éprenait des époques grecques, des diligences, des ruelles tortueuses ; on s'enthousiasmait pour toutes les cultures étrangères ; on niait que la nôtre pût être autre chose qu'un produit de dégénérescence. Quant à la démocratie, qui nivelle les conditions, elle semblait parquer le poète dans la caste bourgeoise en lui assignant le métier d'écrivain ; elle semblait ainsi marcher de pair avec le machinisme qui rend inutile toute habileté technique personnelle, par le moyen de ces usines où tout est si ingénieusement agencé. Tous les poètes, qui, dans la vie pratique, acceptaient volontiers d'user de tous ces avantages matériels, heureux de faire rapidement les plus longs voyages, de connaître le confort de l'habitation moderne, de voir se modifier dans le sens du luxe les conditions de la vie, de toucher des honoraires et de jouir de l'indépendance sociale, tous, avec opiniâtreté, se refusaient à découvrir dans l'utilité le moindre motif poétique, le moindre objet d'enthousiasme, d'excitation ou d'extase. Petit à petit, le poétique avait fini par être considéré comme opposé à l'utile. Pour ces poètes, toute évolution semblait marquer une régression dans l'ordre de la culture.

Ce fut justement l'action décisive de Verhaeren d'entreprendre la transvaluation de l'élément poétique. (…) *Son effort le plus magnifique, son acte le plus sublime, ce fut la découverte lyrique de la beauté nouvelle enclose dans les choses nouvelles*.

Emile Verhaeren, Une statue, Les villes tentaculaires, 1895

Ce poème fait partie d'un ensemble de quatre textes, disséminés dans le recueil : un prêtre, un soldat, un bourgeois et un évêque. Voici l'évêque.

On le croyait fondateur de la ville,
Venu de pays clairs et lointains,
Avec sa crosse entre les mains,
Et, sur son corps, une bure servile.

Pour se faire écouter il parlait par miracles,
En des clairières d'or, le soir, dans les forêts,
Où Loge et Thor carraient leurs symboles épais
Et tonnaient leurs oracles.

Il était la tristesse et la douceur
Descendue autrefois, à genoux, du calvaire,
Vers les hommes et leur misère
Et vers leur cœur.

Il accueillait l'humanité fragile
Il lui chantait le paradis sans fin
Et l'endormait dans un rêve divin,
Le front posé sur l'évangile.

Plus tard, le roi, le juge, et le bourreau
Prirent son verbe et le faussèrent
Et les textes autoritaires
Apparurent, tels des glaives, hors du fourreau.

Contre la paix qu'il avait inclinée
Vers tous, de son geste clément,
La vie, avec des cris et des sursauts déments,
Brusque et rouge, fut dégainée.

Mais lui resta le clair apôtre au front vermeil,
Aux yeux remplis de patience et d'indulgence,
Et la pieuse et populaire intelligence
Puisait auprès de lui la force et le conseil.

On l'invoquait pour les fièvres et pour les peines,
On le fêtait en mai, au soir tombant,
Et les mères et les vieillards et les enfants
Venaient baigner leurs maux dans l'eau de sa fontaine.

Son nom large et sonore d'amour
Marquait la fin des longues litanies
Et des complaintes infinies
Que l'on chantait, depuis toujours.

Il se perpétuait, près d'un portail roman,
En une image usée et tremblotante,
Qui écoutait, dans la poitrine
Haletante des tours,
Les bourdons lourds clamer au firmament.

VERS LE COMMENTAIRE COMPOSE

Faire émerger une « problématique »

Le terme est fort mal choisi, il faudrait dire, un grand angle, une sorte de grand coup de projecteur que vous allez donner sur le texte.
Ici, vous avez un grand angle évident : c'est une « poésie hagiographique ».
Vous n'avez pas une multitude de possibles, mais il n'y a pas non plus qu'une seule « problématique » possible dans un texte. Il faut choisir l'angle maximum. L'hagiographie vous permet le maximum d'amplitude.
Vous pouvez décliner en trois axes ensuite

- Une vie légendaire
- Une vie dans la mémoire des hommes et dans la pierre
- Une esthétique symboliste au service de l'hagiographie.

Mais ici, le thème existentiel, c'est celui de la mémoire. Mémoire de ce fondateur (on n'est pas sûr « on le croyait »).
Appuyez-vous sur le titre : *Une statue*.
Vous pouvez choisir l'angle de l'esthétique symboliste et montrer comment se déploie cette esthétique. Tout ce que symbolise cette statue : une existence sainte, (une vie de fidélité au message évangélique), : la vie décrite entre imaginaire et symbole, entre action et vénération ; l'histoire et la mémoire des humbles (il y a une temporalité à examiner) ; la pierre : mémoire des hommes.

Composition du texte :

Les quatre premières strophes constituent une description de la vie du saint, sorte de saint François qui pacifie : « il accueille, endort etc..).

Puis viennent deux strophes qui renvoient à l'histoire de l'Eglise et à la dénaturation du message évangélique. C'est une vision typique de Verhaeren qu'une histoire de l'Eglise distribué en des temps primitifs emplis de grands saints et d'apôtres qui n'ont que deux lys dans les mains (voir *Les saints* sur le site), ressemblants tout peu ou prou à des François d'Assise, et chantant un paradis sans fin. Vision quelque peu idyllique ou tout simplement poétique. Ou symboliste ? A ces premiers temps où le message était porté sans dénaturation, vont succéder des temps peccamineux, des temps violents comme une épée qu'on dégaine.
Il y a trois temporalités : les temps primitifs (il fonde une ville, pacifie, accueille, évangélise), puis tout cela vole en éclat, on dégaine l'épée, etc… mais lui en ces temps difficiles demeura fidèle à lui-même, si bien que aujourd'hui, il est invoqué pour guérir (c'est un saint thaumaturge).
Vous avez donc l'image d'un homme qui traverse les temps, égal à lui-même et à son message et dont le souvenir va demeurer. Et le souvenir de son nom se perpétue dans une statue.
C'est le saint patron de la ville, on ne sait laquelle, celui qui clôt les litanies (à cause de son importance pour ce lieu-précis).

- Les antithèses

Vous avez par ailleurs un système d'antithèses : le saint/tous ; les images de guerre (l'épée dégainée, le fourreau)/les images de paix ; le présent/le passé

- Les valeurs des temps, en particulier de l'imparfait
- Les gradations : le roi, le juge le bourreau/ les femmes, les vieillards et les enfants.

Analyser la valeur aspectuelle : on a d'un côté l'imparfait de la description versus un imparfait qui a une valeur de présent d'éternité.
Pourquoi Verhaeren n'a t-il pas choisi le présent : on l'invoque, on le fête en mai, etc… au lieu de on l'invoquait…
Parce que le saint participe d'un passé révolu, et dans ce passé, il faut distinguer le passé de la vie du saint, et le passé de sa mémoire. Le temps pendant lequel il a vécu (tout de douceur et de mansuétude), et le temps pendant lequel il a été honoré.
Il ne reste à présent que le souvenir de son nom dans une humble statue romane (le style dépouillé, le style de l'humilité, du dépouillement).

REDIGER UN PARAGRAPHE

Le paragraphe est partiellement rédigé, vous devez mieux faire paraître les citations du texte sur lesquels appuyer votre rédaction.

I Une hagiographie (*un début de première partie)*

Tout le récit baigne dans une sorte de lumière de premier matin du monde, dans lequel apparaît un homme plein de douceur et de tristesse, qui opère des miracles (c'est un saint thaumaturge), dans des clairières d'or, qui fait descendre la douceur et la tristesse, qui accueille, bénie, chante, « le front posé sur l'évangile ». Ce sont des images traditionnelles, on dirait aujourd'hui saint Sulpicienne de l'activité des premiers saints, affrontés aux anciens paganismes nordiques (cultes de la force).
(etc...)

II Un passé *immémorialisé*

Mais tout le récit s'organise au passé, dans un « autrefois » qui se distribue entre un passé légendaire, le passé du vivant du saint, et le passé de sa mémoire inscrite dans celle des hommes. La description de son existence se distribue depuis le temps où il est venu « de clairs pays lointains », le temps de sa vie d'évangélisation, et le temps de fureur qu'il traversa en se maintenant tel qu'il était

« clair apôtre au front vermeil ». Tout dit la stabilité, la constance, une temporalité qui traverse les siècles, comme la pierre dans laquelle a été taillée la statue. « Mais lui resta », seul passé simple, qui émerge et frappe sur ce fond descriptif.
Les valeurs de l'imparfait suivent ce mouvement. Tous les imparfaits sont caractérisés par cette valeur dite « accomplie ». L'action est achevée. Que ce soit l'imparfait de description, du vers ... au vers.....), ou l'imparfait à valeur durative, mais qui est « hors-description ». C'est une autre temporalité dans ce passé immense, dans cette histoire de la longue durée. La temporalité de la mémoire des hommes, qui honorent : en invoquant et en priant le saint. La gradation « les mères, les vieillards et les enfants » marquent cette ferveur populaire. Les plus fragiles, les plus confiants, les plus crédules diraient certains : « l'intelligence populaire », dit Verhaeren, qui a le plus grand respect pour les humbles croyances et les dévotions traditionnelles ».

C'est un monde ancien de traditions qui a disparu et qui est célébré à travers l'humble statue qui porte encore toute une mémoire, toute une histoire.

III Et une troisième partie qui pourrait être : **une célébration symboliste** où vous montrez l'usage du symbole « pierre » qui organise les autres (les mondes païens / chrétiens), le paradis chanté, l'épée pour la guerre etc...

CORPUS

On le croyait
il parlait par miracles,
carraient leurs symboles épais
Et tonnaient
Il était Il accueillait Il lui chantait Et l'endormait
puisait
Première liste d'imparfaits de la description.

On entre alors dans la description du saint dans la mémoire populaire.On l'invoquait
On le fêtait
Venaient baigner leurs maux dans l'eau de sa fontaine.
Marquait
Que l'on chantait, depuis toujours.
Il se perpétuait,
Qui écoutait,.

TEXTE D'INVENTION

Faites parler la statue en restant conforme à l'esprit du poème.